

Minorque

Le zinc avait atterri à 7 h40, en avance sur l'horaire. Elle l'attendait à l'entrée du hall des arrivées. Ils avaient avalé un café et un croissant avant de prendre la route, direction la *cala en Porter*, qui se trouvait à huit kilomètres de l'aéroport. Un parking jouxtait la plage. Elle y gara sa caisse. Le soleil affleurait au sommet des crêtes qui surplombaient la calanque. Ils remontèrent jusqu'au sentier qui suivait le bord de la falaise, vers l'embouchure de la baie. Elle s'arrêta peu avant celle-ci, à la hauteur d'une cabane en ruine autour de laquelle s'ébattaient quelques chèvres. Elle désigna un point en contrebas.

– Vous apercevez le ressaut ? Il gisait sur ce rebord rocheux.

Elle parlait parfaitement le français, avec un léger accent guttural.

– Ce sont des plaisanciers au mouillage qui ont donné l'alarme. Intrigués par cette masse sombre dont une partie pendait dans le vide, ils ont pris leurs jumelles...

Séverac se tourna vers elle. La commandante Orell portait des lunettes de soleil qui cachaient ses yeux. Le casque de cheveux châtons coupés court encadrait un visage au menton rond creusé d'une fossette. Deux plis peu profonds marquaient les commissures de ses lèvres, lui conférant une perpétuelle expression d'amertume. Quel âge pouvait-elle avoir ? Plus de trente et moins de quarante.

Il reporta son regard sur le bleu sombre de la mer. Le temps était magnifique, en ce début septembre. Il ne connaissait pas Minorque, mais le peu qu'il en avait vu lui donnait l'envie de revenir dans cette île dans d'autres circonstances.

– Effectivement, la thèse de l'accident ne tient pas, commenta-t-il. Impossible de chuter accidentellement depuis le sentier. À moins qu'il ait voulu descendre récupérer quelque chose qu'il aurait laissé tomber ; mais de nuit et compte tenu de la raideur de la pente, il faudrait être cinglé, ce qu'il n'était apparemment pas.

– Si encore il avait été alcoolisé ou sous l'emprise de stupéfiants, on aurait pu envisager cette hypothèse, mais non. Pas une trace d'alcool ni de drogue.

Elle sourit, d'un sourire ironique.

– Je crains que vous perdiez votre temps. Le suicide ne fait pas de doute.

– Et vous le vôtre par ma faute, répliqua-t-il en riant. Cependant, vous connaissez la musique. L'épouse de Navier, mère de ses enfants, a porté plainte et s'est constituée partie civile en son nom et en leur nom à eux. Dans ce cas de figure, un juge d'instruction est désigné et une enquête obligatoirement diligentée. La veuve et les proches du défunt jurant tous en chœur que ce dernier n'avait pas de tendance suicidaire et aucune raison de mettre fin à ses jours, la juge a décidé de m'offrir un court séjour au soleil !

– Elle doit bien vous aimer ! s'exclama-t-elle, toujours ironique.

– Pas plus que cela. Elle est consciencieuse et travailleuse et ne laisse rien au hasard.

– Il faut que les femmes le soient, pour réussir. Bien plus que les hommes !

Il se retint de hausser les épaules. Elle donnait dans la provocation, inutile de lui faire le plaisir de tomber dans le piège.

– Peut-on se rendre à son hôtel ?

– Venez.

Ils regagnèrent la voiture de la policière, une Seat banalisée. L'établissement se trouvait à trois cents mètres de l'accès à la mer. Un immeuble de quatre étages, blanc, avec devant chaque fenêtre des balcons protégés du soleil par des arcades. L'inévitable piscine jouxtait le bâtiment, avec ses transats et ses parasols en forme de palmier.

Le gérant avait été prévenu de leur visite. Il les accueillit dans un bureau aveugle dans lequel ils tenaient tout juste à trois. Il se lança dans une longue tirade en catalan que la commandante Orell traduisit de façon synthétique, lui sembla-t-il.

– Il dit que monsieur Navier venait dans son hôtel au moins une fois chaque année, fin juin ou tout début septembre, toujours seul. Il passait généralement ses journées dans sa chambre ou au bord de la piscine, à travailler sur son ordinateur. Il ne sortait que le matin tôt pour aller nager et le soir pour dîner. Il faisait toujours une petite marche sur le *camí des cavalls*¹ avant de rentrer se coucher.

L'homme s'exprimait de nouveau. Séverac, qui parlait un peu l'espagnol, saisissait certains mots, mais n'arrivait pas à capter le sens général des phrases. Le catalan était décidément très différent du castillan. Orell lui vint en aide.

– Il tient à préciser qu'il ne comprend pas ce qui est passé dans la tête de monsieur Christophe, comme il appelle Navier. Celui-ci lui avait dit le matin même qu'il avait achevé une partie importante de son prochain livre, et il semblait très content et en pleine forme.

– Ce garçon est un bonheur pour nous, les enquêteurs. Pour un peu, je n'aurais pas besoin de lui poser de questions ; il les devance !

Elle réprima un sourire. Se dégelait-elle un peu ?

– Pouvez-vous lui demander s'il a reçu une ou des réservations pour la même période que le séjour de Navier, effectuées par des Français ?

1. Sentier qui fait le tour de l'île, soit 186 km, et constitue le GR 223.

La réplique fusa, véhémement, répercutée dans la foulée par la policière espagnole.

– Il dit que pour cette période, il faut réserver longtemps à l’avance. De toute façon, Navier était le seul client français.

C’eût été trop beau. Par l’intermédiaire de la commandante, Abel posa encore quelques questions, dont les réponses ne lui apportèrent rien. Il demanda ensuite à parler au personnel.

*

Ils s’étaient attablés à la terrasse du restaurant installé dans l’enceinte du marché aux poissons de Port-Mahon (*Maó* en catalan). Le choix avait été vite fait, *frito mariner* (pommes de terre, poivron, épices, poisson et fruits de mer) et poulpe grillé, le tout accompagné d’un excellent vin blanc local. Ils mangeaient en silence, absorbés par leurs pensées respectives. Elle le rompit soudain.

– À part cette histoire de camping-car, vous n’avez décidément rien pour contredire l’hypothèse du suicide.

Il leva sur elle un regard un rien agacé. Elle était figée dans ses certitudes, butée comme un âne corse.

– Navier était un journaliste d’investigation assez renommé en France, lâcha-t-il.

– Je ne l’ignore pas.

– Ce que vous ignorez, c’est qu’il travaillait sur un sujet très sensible et qu’il donnait la dernière main à un bouquin. Comme d’habitude, il n’en avait pas révélé le thème, ni à ses proches ni à son éditeur, mais il se serait vanté à plusieurs reprises que le résultat serait explosif. Vous avez rendu à sa femme son matériel informatique. Figurez-vous que toutes les données de son ordinateur portable ont été détruites par un mystérieux virus, y compris ses systèmes de messagerie. Et les sauvegardes qu’il stockait sur différentes plates-formes ont été tout aussi mystérieusement effacées. Selon nos spécialistes, ces opérations n’ont pu être effectuées que depuis son appareil, lequel se trouvait dans sa chambre lorsqu’il est mort.

Elle leva les yeux au ciel.

– L’avis des spécialistes...

Séverac ne put s’empêcher de sourire. Elle était inébranlable. Il reprit.

– Il est sorti du restaurant à 22 heures. D’habitude, il rentrait à l’hôtel après s’être baladé une petite demi-heure. Or, selon le médecin qui a examiné le corps, il serait mort à 3 heures du matin. Qu’a-t-il fait pendant tout ce temps ?

– Pris dans ses pensées, il a marché avant de se jeter dans le vide.

Il hocha la tête, l’œil moqueur.

– L’endroit où il est tombé est à deux cents mètres du début du sentier et les tennis blanches qu’il portait étaient immaculées.

Elle s’énerva brusquement.

– Mais enfin, vous imaginez quoi ?!

– Je ne prétends pas détenir la vérité, je formule des hypothèses qui s’appuient sur ce que j’observe, et aussi sur mes intuitions.

– Auriez-vous la bonté de me faire part de vos suppositions ?

– Avec plaisir, si vous promettez de ne pas vous moquer de moi.

Pour la première fois depuis leur rencontre, elle éclata de rire.

– Promis ! jura-t-elle.

Chapitre premier

Dans l'avion du retour, Séverac eut droit au con parfait, du genre qui laisse pantoise toute personne sensée confrontée à une telle perfection dans l'imbécillité. L'homme était assis dans la rangée juste derrière lui, en compagnie d'un ami et de la femme de ce dernier. Son épouse à lui était installée de l'autre côté du couloir.

L'individu avait le verbe haut et un avis sur tout, et son pote, finalement encore plus crétin que lui, l'approuvait et parfois même en redemandait ! L'abruti avait commenté le décollage et la route suivie par l'avion, pontifié sur les défauts et les qualités de celui-ci, raconté en long et en large un précédent voyage qu'il avait effectué avec sa tendre moitié dont il sollicitait en vain, mais régulièrement, l'approbation. En définitive, Abel parvint à s'endormir après avoir longuement hésité à lui demander de fermer sa gueule. Bien entendu, le type était toujours en roue libre à l'atterrissage. Craignant de commettre l'irréparable, le commissaire s'était dépêché de débarquer. Il fut intercepté par un officier des douanes qu'il connaissait et avec lequel il discuta une dizaine de minutes. Lorsqu'il sortit à l'air libre, il aperçut la conjointe du crétin qui grillait une cigarette, l'air sombre. Leurs regards se croisèrent, il crut lire dans le sien un mélange d'amertume et de rage contenue. Il se demanda fortuitement pourquoi elle restait avec ce connard avant de se morigéner. Cela ne le concernait

pas, et après tout peut-être se faisait-il des idées en imaginant qu'elle ne supportait pas son mari.

*

Comme à son habitude, la juge Lauganeur ne lui tendit pas la main. Elle cachait sa timidité derrière une attitude froide et distante. Tout juste lui adressa-t-elle un regard en biais avant de l'inviter à s'asseoir.

– Alors, ce voyage ? s'enquit-elle. Je dois vous avouer que, sachant que nous nous verrions ce matin, je n'ai pas pris le temps de lire le rapport que vous m'aviez envoyé par courriel.

Comme souvent, elle était vêtue d'un tailleur-pantalon noir qui accentuait sa minceur et s'accordait à merveille avec sa mine austère.

Abel décida de s'amuser un peu.

– Minorque est une très belle île, déclara-t-il donc, l'expression extatique. Le peu que j'en ai vu m'a donné l'envie d'y retourner, d'autant que je n'ai pas eu le temps de visiter Ciutadella qui, paraît-il, est une ville charmante !

Elle leva vers lui des yeux de poisson rouge égaré hors de son bocal.

– Je... je parlais de votre enquête, bredouilla-t-elle.

Elle était désespérément bloquée au premier degré, imperméable à l'humour et à la dérision. Il redevint sérieux.

– Ma collègue minorquine est intimement convaincue que Navier s'est suicidé. Du coup, elle n'a absolument pas creusé la possibilité d'un assassinat. Quant à moi, je reviens de là-bas avec quelques éléments qui m'ont permis d'ébaucher une hypothèse.

– Je vous écoute.

– Les employés de l'hôtel dans lequel il résidait ont repéré un camping-car occupé par un homme et une femme. Selon eux, le véhicule est arrivé trois jours avant la mort de Navier. Il stationnait à proximité de l'établissement alors qu'habituellement les utilisateurs de ce genre d'engin préfèrent s'installer sur le parking qui jouxte la plage, plage qui, d'ailleurs, ne

semblait pas intéresser ce couple qui passait la journée dans son palace roulant ou jamais très loin de l'hôtel. Une ou deux fois, l'un d'eux a quitté leur base pour aller faire les courses avec un scooter logé sur une plate-forme fixée à l'arrière du véhicule. Autre chose : Navier dînait toujours dans le même restaurant. J'ai interrogé le gérant de celui-ci. Il m'a déclaré que le soir de la mort du journaliste, le camping-car était garé en face de son établissement. Or, celui-ci se trouve non loin du départ du *cami de cavalls*. C'est précisément en contrebas de ce sentier qu'a été retrouvé le corps du défunt. Et dernière coïncidence : le lendemain matin, le camping-car avait disparu.

– Et donc, que supposez-vous ?

– Que les deux individus ont surveillé Navier pendant deux jours. Pas un gros boulot, son emploi du temps était immuable. Le troisième soir, ils sont passés à l'action. Ils ont neutralisé le journaliste lorsque celui-ci est sorti du restaurant, ou plus probablement quand il est rentré de sa balade digestive. Ils l'ont séquestré dans leur véhicule en attendant que le calme de la nuit s'installe. Puis ils l'ont traîné sur le sentier avant de le balancer dans le vide. À mon avis, ils espéraient que le corps disparaîtrait dans la mer, mais sa chute a été stoppée par un ressaut sur lequel il s'est fracassé. Ensuite, munis de la carte que l'on n'a pas retrouvée sur Navier, ils se sont introduits dans l'hôtel puis dans la chambre de leur victime et ils ont bidouillé son informatique. Leur boulot achevé, ils ont mis les bouts.

– Ça se tient, opina-t-elle. Vous avez pu recueillir des données sur l'autocaravane¹ et sur ce couple ?

– C'est là que ça se corse, grimaça-t-il. Personne n'est d'accord ni sur la marque ni sur la couleur de l'engin. Pas non plus de certitude sur le physique de ses occupants, qui portaient casquette, lunettes de soleil et barbe – enfin l'homme, vous m'aurez compris. Je fondais des espoirs sur la vidéo-

1. Remplace avantageusement le camping-car.

surveillance, mais les enregistrements ont déjà été effacés, ceux de la ville comme ceux de l'hôtel. Seule consolation, la commandante Orell m'a promis de mettre son équipe sur la piste du camping-car.

– Vous l'avez donc fait changer d'avis !

Il eut un sourire en coin.

– Ébranlée, à tout le moins.

– Comment envisagez-vous la suite ?

– Il va falloir exhumer le corps de Navier et réaliser une autopsie. Par ailleurs, si son épouse demeure à Lyon avec leurs deux enfants, il vivait principalement à Paris. Si vous en êtes d'accord, nous allons perquisitionner ces deux logements. Et bien sûr, je vais interroger sa femme, la famille et les amis. Pour le moment, je vais devoir me coltiner tout en direct, mes deux groupes sont déjà bien occupés.

– Je vais préparer les commissions rogatoires, lui assure-t-elle.

Il la remercia et sortit. Il n'omit pas de passer faire la bise à la greffière de la juge avec laquelle il entretenait des relations amicales.

*

Marie-Claire Navier, l'épouse du journaliste mort à Minorque, les attendait à la porte de son appartement des Brotteaux. Élégante femme de trente-cinq ans aux cheveux blonds mi-longs, elle respirait la bourgeoisie lyonnaise par tous les pores de sa peau, port de tête hautain et moue dédaigneuse. Elle était vêtue d'un chemisier de soie blanche et d'une jupe noire stricte, sans doute pour marquer le deuil sans trop en faire.

Séverac l'avait prévenue de sa visite et de l'objet de celle-ci. Bien évidemment, elle avait exprimé son indignation lorsqu'il avait prononcé le mot « perquisition ». Il l'avait désamorcée en lui expliquant qu'il s'agissait uniquement de s'intéresser aux affaires de son mari, dans l'espoir d'y découvrir un indice, un début de piste.

Il avait mobilisé les deux intermittents de la PJ, Chloé Vallois et Nathan Bourlain¹. Chloé avait longtemps arboré une chevelure verte avant de passer au rose pour des raisons d'elle seule connues. Nathan, lui, avait pour signe particulier d'avoir un télintel² greffé à sa dextre. Quand Abel avait pris en main la Criminelle à son arrivée à Lyon, il avait surnommé le trio Javelas-Pochet-Blayeux « les bras cassés ». Depuis, son opinion sur les trois lascars avait bien évolué, surtout pour ce qui concernait Javelas. Du coup, il aurait pu transférer son appellation contrôlée sur Vallois et Bourlain, sauf qu'il trouvait qu'elle ne décrivait pas suffisamment l'ampleur du désastre. Celle de « manchots » eût mieux traduit la réalité, bien que ce ne fût pas aimable pour ces animaux des terres australes ! Heureusement, ils seraient encadrés par un binôme de la PTS mené par la capitaine Crillon³, une charmante Noire qui adorait les fringues aux teintes vives. Ce jour-là, elle portait un pantalon fuchsia et une veste en latex bleu layette.

Marie-Claire Navier les avait guidés jusqu'à la pièce réservée à son défunt mari. Elle donnait sur la cour intérieure de cet opulent immeuble de la place Jules-Ferry. L'un des murs accueillait une bibliothèque vitrée bourrée de livres et de publications diverses. Un canapé transformable s'adossait contre une cloison en retour, tandis qu'un austère bureau faisait face à la fenêtre.

– Voici son antre, déclara la veuve Navier d'un ton sinistre. C'est là qu'il s'installait quand il séjournait à Lyon.

Abel s'adressa à son équipe.

– À vous de jouer. Je compte sur vous pour laisser les lieux dans un état décent.

1. Ils apparaissent dans *Les Martyres de Monplaisir*, septième enquête du commissaire Séverac. Éditions AO-André Odemard.
2. Néologisme inventé par l'auteur pour remplacer l'anglicisme smartphone.
3. *Pentes fatales*, la dixième enquête du commissaire Séverac. Éditions AO-André Odemard.

Crillon lui lança un clin d'œil, avec ce sourire qui lui donnait chaque fois l'envie d'aller le gober à pleines lèvres. Sa bonne éducation l'en avait toutefois toujours dissuadé.

– Vous inquiétez pas, commissaire. On rangera tout nickel chrome !

Il lui rendit son sourire et se retourna vers la maîtresse de céans.

– Madame, pendant ce temps, je vais vous poser quelques questions.

Elle lui jeta un regard acéré.

– J'ai consulté un ami avocat qui m'a recommandé d'assister à cette perquisition.

Séverac haussa les épaules.

– Je serais le premier à l'exiger si nous agissions dans le cadre d'une procédure à l'encontre de votre défunt mari ou de vous-même. Ce n'est pas le cas, raison pour laquelle je vous propose de passer outre ce formalisme. Mais c'est à vous de décider.

Elle lui jeta un nouveau coup d'œil avant de lâcher :

– Après tout, nous gagnerons du temps. Venez, nous allons nous installer au salon.

La pièce était majestueuse, haute de plafond et meublée avec un classicisme sobre. Abel ne s'attarda pas à détailler les lieux, préférant se planter devant la grande baie pour admirer la vue sur la place du Général-Brosset, les immeubles arts déco et haussmanniens qui l'encadraient et les vingt-trois microjardins qui la constituaient. Malgré le temps sombre et pluvieux, le panorama était magnifique.

Il se retourna. Elle s'était assise sans l'attendre dans un canapé en cuir fauve. Il opta pour l'un des fauteuils qui lui faisaient face et posa son petit enregistreur sur la table basse qui les séparait.

– Notre entretien sera enregistré, précisa-t-il. Je le ferai ensuite transcrire et vous transmettrai le document complet par courriel.

Elle ne le laissa pas poursuivre.

– Si j’en juge par ce déploiement policier, la justice serait donc convaincue que mon mari ne s’est pas suicidé ? Vous pensez qu’il a été assassiné ?

Elle le dardait d’un regard sombre et impératif.

Il tourna sept fois sa langue dans son cerveau avant de répondre.

– Comme vous le savez, j’ai effectué une rapide enquête à Minorque. J’en suis revenu avec des interrogations, mais pas encore de certitudes. Pour tenter d’y voir plus clair, nous allons lancer des investigations poussées. Dans ce cadre, il va falloir exhumer le corps de votre mari et l’autopsier. Le juge d’instruction a émis les réquisitions nécessaires, et nous aurons besoin, malheureusement, que vous assistiez à l’ouverture du caveau et au transport du corps jusqu’à l’IML.

– Quelle horreur !

– Vous pouvez, si vous ne vous en sentez pas le courage, demander à l’un de ses parents soit de vous assister, soit de vous suppléer.

– Certainement pas. Je dois bien cela à Christophe.

– C’est noté. Je pense que cette pénible opération se fera demain, au plus tard après-demain. Je devrais le savoir d’ici la fin de l’après-midi et, bien entendu, je vous tiendrai aussitôt au courant.

– Pouvez-vous au moins me dire ce que vous avez découvert là-bas ?

– Croyez que je le regrette, mais pas pour le moment. Ce n’est que lorsque nous aurons réuni suffisamment d’éléments permettant de confirmer ou d’infirmier l’hypothèse criminelle que la juge d’instruction vous convoquera pour vous informer. Pour que les formes soient respectées, je vais à présent recueillir votre identité complète et vos coordonnées.

Elle se prêta à l’exercice d’une voix sèche. C’était la seconde fois qu’il la rencontrait et il ne parvenait toujours pas à se faire une idée sur elle. Sauf quand il avait évoqué l’exhumation, elle

ne manifestait jamais aucun sentiment, tristesse, abattement, colère. Il se lança.

– Avant toute chose, en dehors de cet appartement et de celui de votre mari à Paris, possédez-vous d'autres résidences dans lesquelles votre époux aurait été susceptible de laisser des traces de son travail ?

– Non. Nous avons l'habitude de louer lorsque nous partions en vacances.

– Très bien. Je vais tout d'abord vous interroger sur votre mari et sur votre couple. Si j'ai bien compris, d'une certaine façon, vous viviez séparés, lui à Paris, vous à Lyon, et lui ne venant ici que pour de courtes périodes ?